

PIT DAHM, DI DOO DA !

INTERVIEW Aurélie Usai
PHOTO Daniel Clarens

À tout juste 25 ans, ce batteur émérite sort un premier album avec son *band*, le Pit Dahm Trio. Entre son émission de jazz sur Radio 100.7 et deux séances de développement photo dans sa chambre noire perso, Pit Dahm a trouvé le temps de répondre à quelques-unes de nos questions avec passion et bonne humeur. Rencontre avec un artisan du rythme hors du commun.



**LE PIT DAHM TRIO JOUERA
EN LIVE À L'OPDERSCHMELZ
DE DUDELANGE LE
VENDREDI 6 MAI.**

Comment devient-on batteur professionnel ?

À l'âge de trois ans, j'ai dit à mon père que je voulais apprendre à jouer de la batterie. L'année suivante, l'instrument trônait déjà dans ma chambre ! Avant même mes 10 ans, j'étudiais le piano, les percussions et le solfège au conservatoire. Puis, juste après mon bac, j'ai suivi une licence de batterie à Amsterdam. Je viens de terminer mon master à Bruxelles, ce qui devrait me permettre d'enseigner. Dans mon métier, avoir une longue liste de diplômes ne fait pas de toi un professionnel. Donner des cours constitue une nécessité, car exercer en tant que musicien freelance, ça ne nourrit pas son homme (sourire) !

Tes parents n'en avaient pas marre de t'entendre taper toute la journée ?

Mon père est prof de saxophone au conservatoire de Pétange. Pendant de longues années, il participait également aux représentations de musique militaire grand-ducale, lors d'événements officiels ou de concerts de charité, par exemple. Ceci impliquait de se lever tôt, parfois, pour accueillir tel ou tel ministre étranger à l'aéroport (rires) ! Aujourd'hui, il est retraité de l'armée. Il m'a toujours encouragé à jouer, sans pour autant m'imposer quoi que ce soit. Nous avons tous été libres de choisir. Mon frère, par exemple, est devenu dentiste. Quant à ma sœur, elle fait des études de communication.

Un papa saxophoniste, ça pousse quand même à aimer le jazz, tu ne crois pas ?

J'avoue que quand j'étais ado, j'ai découvert le jazz en piochant dans la discothèque de mon père. Il ne m'a pas influencé plus que ça, il m'a juste laissé faire. Je suis tombé éperdument amoureux de cette musique. J'en écoute toujours énormément. Jamais en fond sonore. Je pratique l'écoute active. Je me concentre sur le rythme, les mélodies et les accords. L'important, c'est le *feeling* que procure la musique. Si la voix de Rihanna suscite en toi un flot continu d'émotions et que tu y trouves ton compte, tant mieux, c'est parfait. Personnellement, ces sons ne sont pas assez riches pour me captiver. Mais attention, je ne suis pas un jeune snobinard (rires) ! J'adore la pop, je suis un grand fan de Bob Dylan et j'admire la puissante énergie de Nirvana. J'ai également été voir The Tallest Man On Earth récemment à l'Atelier.

Imaginons que tu puisses réunir toutes tes idoles le temps d'un festival, quels jazzmen choisirais-tu ?

J'aurais adoré voir le deuxième quintet de Miles Davis et le quartet de John Coltrane en concert, rien qu'une fois. Malheureusement, ils sont presque tous morts. Du coup, j'inviterais sûrement Ambrose Akinmusire, un jeune trompettiste américain pour lequel j'ai énormément de respect. Mais je n'aime pas trop ce terme d'« idole », je ne me suis jamais dit : « *je veux sonner comme ce mec-là.* » Dans le jazz, on parle tous le même langage. Et tu peux parler de la même façon qu'un autre, à ta manière. Plus tu écoutes, plus tu apprends. À 25 ans, il me reste encore beaucoup de choses à découvrir, mais j'estime avoir déjà pas mal de cordes à mon arc. Mes acolytes du Pit Dahm Trio ont tous la même philosophie et ça, c'est génial !

Quels musiciens se cachent derrière le Pit Dahm Trio ?

Deux amis. Charley Rose au saxophone et Lennart Heyndels à la basse. Sur notre album, on peut également entendre Harmen Fraanje, un grand pianiste hollandais. Je l'ai connu en master à Amsterdam. C'était mon professeur et aujourd'hui, nous sommes potes (sourire). Nous n'avons pas fait ce premier album tous seuls, il a été en grande partie subventionné par l'État luxembourgeois. Danielle Igniti, chef de service au Centre Culturel Opderschmelz de Dudelange, a aussi été d'un grand soutien. Grâce à elle, nous avons pu enregistrer notre disque dans son centre culturel. De plus, nous avons été nourris et logés sur place, à Dudelange. Nous lui devons beaucoup.

Est-ce pour la remercier que vous participez au festival Like a Jazz Machine, à l'Opderschmelz le vendredi 6 mai ?

En partie. Il ne faut pas oublier que ce festival est fantastique ! Nous y jouons avec plaisir depuis deux ans. Les gens viennent parce qu'ils aiment le jazz. Ils bougent, ils réagissent positivement à la musique, contrairement au public parfois un peu froid de la Philharmonie. Nous avons la chance d'avoir beaucoup d'événements jazz dans notre petit pays. Tous les soirs, tu peux assister à des concerts dans les centres culturels ou les conservatoires. On trouve du jazz au Liquid une fois par mois le mardi et nous avons les brunchs-concerts à Neimënster le dimanche. Beaucoup de gens l'ignorent, mais le Luxembourg est une terre de jazzmen (sourire). †